



## CLÉO DE MÉRODE

Cléo de Mérode (1875-1966) a marqué la « Belle Époque » par sa beauté et son talent. Ce n'était pas une « cocotte », mais une personnalité que le public porta au premier rang. Elle se produisit à Biarritz, au mois de mars 1906 dans « *Le jour et la nuit* », fit du Pays Basque, son lieu de villégiature à compter de l'été 1909, puis y résida pendant la « grande guerre ».

Issue de la branche autrichienne d'une authentique noblesse, Cléopâtre Diane de Mérode est née à Paris. Elle a huit ans lorsque sa mère la présente à l'école de danse de l'Opéra de Paris. Reçue dans la classe de M<sup>lle</sup> Théodore, elle gravit sans peine tous les échelons pour entrer dans le corps de ballet à l'âge de onze ans. On murmure qu'elle est le « chouchou » du directeur Pedro Gailhard (propriétaire de la villa des Sables à Biarritz). Admiratif de son jeune talent, Il se prit pour elle d'un intérêt si bienveillant que depuis son entrée à l'école, elle bénéficie d'un fixe pour ses parutions sur scène. À treize ans, de « choryphée » elle est nommée « petit sujet », ce qui lui donne le droit de fréquenter le foyer de la danse où elle fait la connaissance de Marcel Proust, Reynaldo Hahn et de nombre d'abonnés. À cette époque, elle adopte une coiffure en bandeaux qui devient légendaire. Les critiques la couvrent de fleurs et tout le monde s'empare de son image en la soulignant de compliments lyriques. En 1896, elle est élue « reine de beauté » par les lecteurs du journal *L'illustration*. On lui propose alors de créer *Phrynée* de Louis Ganne au Casino de Royan. Pedro Gailhard donne son accord et devant le corps de ballet de l'Opéra de Bordeaux, elle obtient un triomphe. On sait que Léopold II lui porte grande admiration. Sa supposée liaison avec le roi de Belgique, enflamme les esprits : on parle de « cléopold », elle proteste, mais la rumeur de favorite royale restera attachée à son nom. Pour y échapper, après avoir reçu une nouvelle autorisation de l'Opéra, elle part en Amérique : un agent lui fait un pont d'or, elle s'y produira avec un succès considérable. Les propositions affluent, elle doit choisir entre y répondre ou rester à Paris. Finalement, elle quitte la maison qui l'a vu naître et débute une immense carrière internationale, remplissant souvent les théâtres plusieurs semaines. En 1900, on peut l'admirer à l'Exposition Universelle dans une suite de *Danses Cambodgiennes*, aux Folies Bergères dans *Lorenza* que règle pour elle Mariquita, ou bien encore dans *Tanagra* en 1905. Souvent ses partenaires sont des femmes. Ainsi pour *Endymion et Phoebé*, le rôle est tenu par une certaine Régina Badet : « *C'était une partenaire idéale ; elle me soulevait comme une plume, et je me sentais devenir élastique entre ses mains. Le couple que nous formions ne devait pas être*

désagréable, car la critique usa de sa rhétorique la plus flatteuse pour nous vanter ». L'époque n'est pas à la danse masculine, cette pratique va être balayée par la tornade des Ballets Russes. Cléo est admirative lorsqu'ils déferlent en 1909 au Théâtre du Châtelet. « On eut dit que le tapis volant des Mille et une nuits se fut posé sur notre ville pour y apporter tous les sortilèges ». Cet été là, elle découvre le Pays Basque « il me séduisit, et j'y retournai en vacances chaque année, jusqu'à la guerre ».

Lorsque la guerre est déclarée, elle se réfugie à Bordeaux, mais son hôtel étant réquisitionné par le gouvernement qui arrive, elle est alors accueillie par des amis à Hossegor. La ville abritait une colonie de littérateurs, il y avait là entre autre Léon Blum, alors critique dramatique de *Comoedia*. Après un mois, sur les conseils de son ami Luis de P., elle choisit Biarritz comme port d'attache.

« Je trouvai un gîte agréable dans une belle et grande pension de famille. La Maison carrée, très près du Carlton. Toute une partie de celui-ci était convertie en hôpital de la Croix-Rouge. Le directeur du Carlton organisait des spectacles pour les blessés ; il me demanda d'y participer. Je ne me fis pas prier. J'étais heureuse de contribuer à distraire ces garçons qui nous avaient défendus et dont beaucoup allaient retourner au combat. La première fois que je dansais devant eux, je fus très émue. On avait placé au premier rang les soldats amputés, qui d'un bras, qui d'une jambe. Leurs yeux étaient jeunes, leurs figures fraîches ; des enfants... et toute leur vie à vivre mutilés ! Cette vision me bouleversa. Je devais en retrouver de semblables en face de moi, bien des fois... et m'y habituer. Ce fut si long, tout cela ! Mon répertoire plut beaucoup à ce public si nouveau pour moi, et qui m'était plus cher que tous ceux que j'avais eu ailleurs. Quand on connut dans la région ma



présence à Biarritz, de tous côtés, les organisateurs de la Croix-Rouge me sollicitèrent de venir danser dans leurs hôpitaux. C'est ainsi que j'allais divertir les blessés à Bayonne, où une représentation fut donnée à leur bénéfice au Grand Théâtre, à Dax, à Saint-Jean de Luz, à Oloron. La « Belle Epoque » semblait dater d'avant le déluge ! La guerre en avait sonné les funérailles ».

Cléo de Mérode rentre à Paris en 1915. À chaque instant, on lui propose des rôles, elle danse à l'Opéra Comique, puis quitte Paris pour gagner Pau. Elle danse à nouveau pour les blessés, et offre quelques leçons de danse à des enfants, qui se produiront au Théâtre Saint-Louis. Après l'armistice, *L'indépendant des Basses Pyrénées* lui adresse des remerciements au nom de la ville. « Aux nom de nos glorieux blessés, de nos pauvres, de nos réfugiés pour qui elle a prodigué le prestige et l'éclat de son art, nous voulons saluer le départ de M<sup>lle</sup> de Mérode d'une pensée reconnaissante ».

Après la guerre, elle reprend le cours de sa carrière et reçoit longtemps les faveurs du public. En 1934, après ses succès dans la *Revue 1900*, on lui propose de nouvelles tournées, mais elle préfère en rester là. « Ma vie était assez pleine et assez intéressante, partagée entre mes amis et mes petites élèves, pour qu'aucun regret de m'effleurât » - « J'ai aimé, adoré la danse ; et, faire ce que l'on aime, n'est-ce pas un des plus grands bonheurs que puisse donner la vie ? » - « J'ai souffert, moi aussi, j'ai subi de lourdes épreuves. Qui peut s'en dire exempt ? Mais j'ai trouvé que la somme des joies dépassait celle des tristesses, que la splendeur du monde en faisait pardonner les laideurs. Je reste optimiste, et je garde une immense gratitude au destin pour tout ce dont il m'a comblée. Je n'oublie pas mes aimés disparus, mais j'espère les retrouver dans l'autre vie, à laquelle je crois » - Cléo de Mérode

Bibliographie

*Le ballet de ma vie*, Cléo de Mérode - Pierre Horay Éditeur.